

Yayoi Kusama. Manhattan Suicide Addict

Bertrand Clavez



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/1149>

DOI : 10.4000/critiquedart.1149

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2005

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Bertrand Clavez, « Yayoi Kusama. Manhattan Suicide Addict », *Critique d'art* [En ligne], 26 | Automne 2005, mis en ligne le 03 février 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/1149> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.1149>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Archives de la critique d'art

Yayoi Kusama. Manhattan Suicide Addict

Bertrand Clavez

RÉFÉRENCE

Kusama, Yayoi. *Manhattan Suicide Addict*, Dijon : Les Presses du réel, 2005, (L'Ecart absolu)

- 1 La légende de Yayoi Kusama depuis son retour sur le devant de la scène artistique, dû en grande part au prosélytisme de Franck Gautherot, s'est largement axée sur la maladie de l'artiste et ses conditions de vie particulières dans une clinique psychiatrique. Au-delà de l'esthétisme saisissant de ses récentes installations, la traduction, près de trente ans après la première édition japonaise, de *Manhattan Suicide Addict* nous permet de mesurer l'extrémité où se trouve Kusama dans les années 1960 : si l'avant-garde, en tant que nouveauté, posture radicale, positionnements mutuels des artistes, reste omniprésente dans sa narration (« vivant à New York comme une artiste, si je ne sors pas du faux argent gaspillé dans l'art de la fiction, comme le soleil ne monte pas au-dessus de la mer, je n'ai plus qu'à me pendre. » p.146), l'on s'aperçoit vite que celle-ci n'est que le cadre légitimant la marginalité qui permet à l'artiste de rompre toutes les amarres.
- 2 Sexe, drogue, et *rock'n roll* sans doute, mais hors de toutes proportions, dans un *flirt*, non pas avec la mort depuis la vie, mais avec la vie depuis la mort, ce que montre avec une fulgurante acuité le terme de *suicide addict* : « jusqu'au jour de la puanteur de la mort, je veux enfouir mon corps dans la drogue, les somnifères et le L.S.D. » (p.58). Kusama va si loin dans ses excès qu'elle détruit toute mise en représentation de son radicalisme, tout en le sur-jouant incessamment. La liberté absolue qu'elle conquiert ce faisant lui permet de régler ses comptes avec le Japon conservateur et ses critiques d'art corrompus, comme avec les Etats-Unis puritains et leurs critiques d'art manipulés, mais elle lui permet également de s'affranchir de (pratiquement) toute cohérence

narrative. Nous glissons avec elle d'une bribe de conversation à une idée d'œuvre, d'une hallucination à une partouze (et réciproquement), d'un joint de marijuana à une injection d'héroïne suivie d'un discours sur les vertus des somnifères relativement à la sécheresse des sécrétions vaginales comme fleur de violette. Naturellement, dans le flot de ces paroles proprement délirantes, nichent des trouvailles tant poétiques que théoriques et se construit une évocation saisissante de l'*underground* new-yorkais des années 1960, d'autant que Kusama prend rarement le soin de crypter les personnages qu'elle évoque.

- 3 Enfin, *Manhattan Suicide Addict* est une plongée dans le monde Kusama et dans sa vision de son art, qui vise tout autant la gloire du scandale que la libération absolue de ses obsessions, qui est tout autant le produit de sa maladie mentale que de l'instrumentalisation qu'elle parvient à en faire par une maîtrise supérieure des mécanismes de l'avant-garde (« A partir de maintenant, en réfléchissant au planning de mon mouvement d'avant-garde, ma seule pensée, c'est le business », p.132). Elle parle d'ailleurs de la *Kusama Enterprise* à propos de son atelier et de son équipe « d'assistants », tendant un intéressant miroir à la Factory d'Andy Warhol, qu'elle accusa de plagiat.
- 4 Au total, *Manhattan Suicide Addict* est un ouvrage insupportable et irremplaçable, qui rejoint la tradition des œuvres littéraires issues de la folie tout en se plaçant aux côtés des meilleurs ouvrages de l'avant-garde post-Beat, où la langue coule parfois laborieusement de source, où l'auto-fiction règne en maître sans que l'on puisse déterminer, comme dans toute l'œuvre de Kusama, ce qui relève de la manipulation du lecteur de ce qui relève de l'aliénation de l'artiste à sa névrose obsessionnelle. Cet entre-deux permanent est sans doute *l'image* la plus tangible que pouvait nous donner Kusama du tour de force qui la maintient en vie, la maîtrise aveugle de sa folie lucide.